

Marie-Danielle Croteau

Et si quelqu'un venait un jour

la courte échelle

Les éditions de la courte échelle inc.

Les éditions de la courte échelle inc.
5243, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) H2T 1S4

Conception graphique de la couverture:
Elastik

Conception graphique de l'intérieur:
Derome design inc.

Mise en pages:
Mardigrafe inc.

Révision des textes:
Andrée Laprise

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2002
Bibliothèque nationale du Québec

Copyright © 2002 Les éditions de la courte échelle inc.

La courte échelle reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition pour ses activités d'édition. La courte échelle est aussi inscrite au programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada et reçoit l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC.

La courte échelle bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC — du gouvernement du Québec.

L'auteure remercie le Conseil des Arts du Canada pour son appui financier.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Croteau, Marie-Danielle

Et si quelqu'un venait un jour

(Roman Jeunesse; R+62)

ISBN 2-89021-560-1

I. Titre. II. Collection

PS8555.R618E8 2002 jC843'.54 C2001-941755-1

PS9555.R618E8 2002

PZ23.C76Et 2002

*Pour Gabrielle
qui trouvera son île
un jour, c'est certain.*

Chapitre 1

Avec la fraîcheur venait l'ennui

Teiki habitait au milieu de l'océan. Peu importe l'endroit où il se trouvait, sur Tamatangi, il ne voyait que de l'eau. La mer à perte de vue.

La goélette qui approvisionnait cette partie du Pacifique Sud visitait les îles tous les mois. Chez Teiki, elle ne passait que deux fois l'an. «Trop loin», se plaignaient les marins. Ils chargeaient le coprah* récolté par les gens de l'atoll, laissaient en échange des bidons d'huile, des sacs de riz, de farine, de sucre et de café, puis ils repartaient. Soulagés.

Un jour, il y avait de cela trois ou quatre ans, le capitaine de la goélette avait montré au garçon une carte marine. Sur la feuille, il n'y avait que du bleu et, en plein centre, un petit cercle blanc. C'était Tamatangi.

* Noix de coco décortiquée.

À présent, Teiki était seul sur son anneau de sable et de corail, au milieu du néant. Le cyclone avait tout emporté et le capitaine ne reviendrait peut-être jamais, puisque le quai aussi avait disparu. Rien que d'y penser, cela donnait le vertige à Teiki. Il ne devait pas y penser. S'il voulait survivre, il devait ne penser à rien.

Le jeune Polynésien repoussa les feuilles de cocotier qui lui servaient de couverture et se leva. C'était le moment le plus difficile de la journée, celui où la solitude lui pesait réellement. Le reste du temps, il pouvait la supporter. Il avait l'habitude de vivre isolé pendant de longues périodes. Avant, son père l'envoyait parfois travailler dans la cocoteraie un cycle de lune entier.

Récolter le coprah, c'était dur et ça ne rapportait pas beaucoup. Il fallait grimper aux cocotiers, descendre les noix, les fendre et les exposer au soleil jusqu'à ce qu'elles soient sèches, les ramasser, les ensacher et les apporter au quai à pied.

Le père de Teiki avait trouvé mieux pour gagner sa vie. Il s'était rendu à Rangiroa avec la goélette et en avait rapporté des nacres pour la culture des perles. On l'avait assuré que c'était facile, aux Tuamotu, où l'eau des lagons est calme et pure.

Il avait greffé les nacres selon la technique qu'il avait apprise là-bas, avec des petites billes blanches appelées nucleus. Il avait installé des bouées dans la partie la plus isolée du lagon et y avait suspendu des chapelets de coquillages avec un poids au bout, pour qu'ils ne partent pas avec le courant de marée. Puis il avait attendu.

La première récolte n'avait pas donné grand-chose, la deuxième non plus. Quelques perles sans grand éclat ni bien rondes, mais qui avaient tout de même fait rêver.

On y parviendrait. On finirait par produire la perle parfaite, une bille de vingt millimètres au moins, avec des reflets bleus et dorés, et ce serait la fortune. Mais pour cela, il fallait davantage de bouées et de coquillages, et pour en acheter, on avait besoin d'argent.

Alors ils avaient travaillé sans arrêt, toute la famille durant des mois, et quand le bateau était venu, il y avait tellement de poches de cocos séchés que le capitaine avait refusé de les embarquer.

— C'est un grand cargo qu'il vous faut! avait-il pesté. Pas une petite goélette!

Par bonheur, les deux hommes avaient réussi à s'entendre après de longs pourparlers.

Le père avait expédié la moitié du coprah, reçu ses bouées au voyage suivant et ses coquillages six mois plus tard, lorsque l'autre moitié des cocos avait été livrée. Il avait à peine fini de greffer les nouvelles nacres quand le cyclone avait frappé.

Ce soir-là, il avait confié la surveillance de la ferme à son fils et était retourné au village. Il était inquiet. Il avait deviné qu'une tempête se préparait et voulait assurer la sécurité de sa femme et de ses trois autres enfants. Il voulait aussi protéger ses biens. Il conduirait sa famille chez des amis. Ensuite, il barricaderait sa maison, une habitation de bois beaucoup moins solide que le faré-perles*, et quand ce serait terminé, il reviendrait à la ferme.

Teiki n'avait jamais revu son père.

Il tira sa machette de sous son lit et partit à la recherche d'un coco germé. Ce n'était pas difficile, il y en avait des tas. Seulement, pour les dénicher, il fallait déplacer les troncs de cocotiers tombés un peu partout avec la tempête. Le sol ressemblait

* En Polynésie, le «faré» désigne la maison. Le faré-perles est le nom donné au bâtiment construit sur le site d'une ferme perlière. Certains y habitent, d'autres n'y font que la greffe et la récolte des perles.

à un jeu de baguettes chinoises, couleurs en moins.

Teiki ne connaissait pas beaucoup de jeux, mais celui-là, il en avait reçu un en cadeau de son professeur, au primaire. Il s'en était beaucoup servi. Pour vider les coquilles d'oursins. Pour enrouler ses fils de pêche. Pour embrocher les yeux de requins, aussi. Très pratique.

Le garçon repéra une feuille vert tendre qui pointait à travers les détritrus. Il dégagea la noix et fendit la coquille d'un geste vif. Une boule blanche et spongieuse, semblable à de la meringue et tout aussi sucrée, remplissait sa cavité. Teiki en raffolait et il mourait de faim.

Il rangea néanmoins son outil avant de manger. C'était l'objet le plus précieux qu'il possédait, d'autant plus précieux qu'il l'avait perdu pendant la tempête et qu'il l'avait récupéré ensuite. Un vrai coup de chance. Ou un coup du bon Dieu, comment savoir?

Dans la bouche, la mousse de coco avait d'abord la texture d'une éponge, puis elle fondait rapidement et devenait une petite boule compacte, collante, que Teiki mâchait consciencieusement en observant la mer.

La houle avait encore diminué pendant la nuit. Bientôt, le niveau de l'eau serait revenu à la normale et il serait possible d'explorer les vingt mètres de terre encore inondés. Sur vingt mètres, on pouvait faire de sacrées trouvailles. Teiki était bien placé pour le savoir.

Il lui avait suffi d'un pas pour buter sur le manche de sa machette et depuis, il n'avait plus rien à craindre. Rien, c'est-à-dire la soif. Car ironiquement, c'était là le seul véritable danger qui le menaçait. Il avait beau vivre entouré d'eau, il risquait de mourir de soif.

Maintenant qu'il avait de quoi fendre des noix de coco, il avait à boire et à manger. Son peuple survivait depuis des générations sur une bande de sable d'un kilomètre de large, coincée entre la mer et le lagon. Pourquoi pas lui?

Il retourna à sa hutte, choisit un hameçon parmi ceux recueillis au cours de ses promenades sur l'île, et s'en alla pêcher. Ses repas du midi et du soir assurés, il partirait à la quête de trésors. Il aurait aimé mettre la main sur des allumettes. Pas pour faire cuire le poisson — il avait l'habitude du poisson cru — mais pour le début de la nuit.

Juste après le coucher du soleil, il faisait toujours un peu froid et, avec la fraîcheur,

surgissait l'ennui. C'était le deuxième moment le plus difficile de la journée. Pareil au matin, personne pour couvrir le bruit des vagues. Heureusement, Teiki travaillait fort et le soir, il s'écroulait de fatigue. Il s'endormait vite. Il ne s'ennuyait pas trop longtemps.

Coup sur coup, le Polynésien attrapa deux beaux gros *pargos**. Il était content. Il les rapporta chez lui, creusa un trou dans le sol, à l'ombre, les y enterra, rangea ses agrès de pêche et repartit. Aujourd'hui, il explorerait la côte est. Et quand le soleil serait juste au-dessus de sa tête, il regagnerait la ferme.

Il marcha lentement, inspectant chaque recoin de la plage. De temps en temps, il rencontra un bernard-l'ermite. Il soufflait doucement dans la bouche du coquillage qui l'hébergeait jusqu'à ce que le minuscule crustacé sorte de sa cachette.

— Ça va? lui demandait-il.

Il le laissait vagabonder quelques instants sur sa main, sur son avant-bras, puis il le remettait à terre.

— À demain peut-être, murmurait-il en le quittant.

* Poissons des mers tropicales.

Il ne parlait pas beaucoup. Sa voix sonnait étrange dans tout ce vide. Il préférait se taire et écouter la mer, mais il ne pouvait s'empêcher de faire un brin de conversation avec les petits crabes, ses rares voisins.

— La marée baisse, dit-il à celui dont il venait de s'emparer.

Quand l'eau se retirait, elle abandonnait sur la rive des objets utiles. Des cadeaux qu'elle posait là avant de s'enfuir, peut-être pour se faire pardonner sa trop grande colère.

Teiki installa son compagnon sur son épaule et gagna la côte à longues enjambées. Rendu à la barrière de corail, il ralentit cependant l'allure. Il devait choisir à chaque pas où poser ses pieds nus parce que le corail est semblable à de la porcelaine cassée. Doux et lisse à certains endroits, très coupant ailleurs.

Tout en cherchant ses points de chute, le jeune Polynésien examinait les creux où la marée demeurait prisonnière avec, parfois, des petits poissons qui lui servaient d'appâts à la pêche.

Peu avant midi, il repéra dans un de ces trous une pochette de plastique à moitié remplie d'eau poisseuse et renfermant des chaussures étranges. Faites de cuir très mince, elles

étaient dépourvues de talon. Elles étaient si fines qu'on n'aurait pas imaginé les utiliser pour marcher. À quoi diable pouvaient-elles donc servir? Recevoir les visiteurs à la maison? Elles devaient provenir de fort loin en tout cas. Même dans les livres de monsieur B., Teiki n'en avait jamais vu de semblables.

Troublé par sa découverte, le garçon remplaça les chaussons dans leur étui et rentra chez lui. Sa hutte se dressait à l'intérieur de l'atoll, côté lagon, dans la baie où était située la ferme perlière. Il l'avait construite à l'emplacement exact du faré-perles, qui avait lui aussi été balayé par le cyclone.

Teiki débarrassa sa table des boîtes, flacons et autres babioles qu'il y avait entassés les derniers jours et y déposa les chaussures. Puis il déchira une manche de son unique chemise pour s'en faire un chiffon et entreprit de les éponger. Quand il eut extrait toute l'eau salée possible, il versa un peu de son eau douce, si précieuse, dans une noix de coco évidée et les lava. Ensuite, il les exposa au soleil et prépara son poisson qu'il mangea dehors, et non à la table selon son habitude, en compagnie des chaussures.